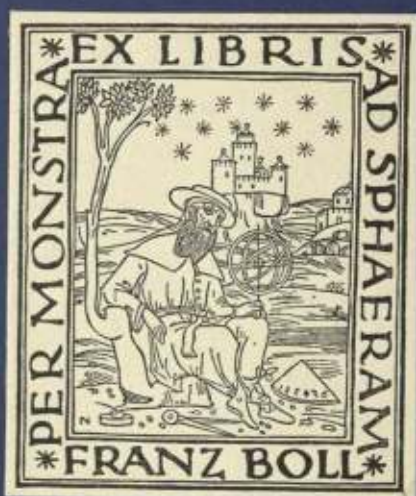


FCB 822



Commonwealth of Massachusetts Archives



WARBURG



18 0250383 4

DISQUES

OU MIROIRS MAGIQUES DE TARENTE

En 1855, Otto Jahn, dans son mémoire bien connu « Sur la superstition du mauvais œil chez les anciens », fit connaître un objet singulier, dont il avouait n'être pas à même d'élucider complètement la nature et la signification¹. C'était un disque de terre cuite, décoré d'une quantité de figures en relief, qui se trouvait dans la collection de Sir William Temple à Naples et dont l'archéologue allemand avait reçu du Musée de Berlin un dessin médiocre. Ce disque est entré depuis au British Museum²; mais bien que le dessin qui en a été publié par Jahn et maintes fois republié depuis³, ne soit guère satisfaisant, c'est jusqu'ici la seule reproduction qu'on en possède.

Un heureux hasard m'a fait découvrir en 1913 chez un antiquaire romain une plaque semblable à celle qui a passé de Naples à Londres (fig. 1). Elle se trouvait au milieu d'un lot de terres cuites que le marchand me dit avoir reçues de Tarente, et, en effet, les têtes et débris de statuettes qui composaient cette petite collection, avaient tous les caractères qui distinguent les produits des ateliers tarentins. Le disque qui appartenait à Sir William Temple est donné comme provenant de Pouzzoles; mais, comme il est manifestement sorti, sinon

1. Otto Jahn, *Ueber den Aberglauben des Bösen Blickes bei den Alten*, dans *Berichte Ges. Wissensch. Leipzig, Phil. hist. Classe*, 1855, pl. V et p. 52.

2. Walters, *Catalogue of the terracottas in the Brit. Mus.*, London, 1903, p. 446, n° E, 129. Le diamètre est de 4 1/2 pouces (= 112 mill.).

3. Elworthy, *The evil eye*, 1895, p. 51 et *Proceedings of the Society of anti-quaries of London*, XXVIII, 1898, p. 59, fig. 1; Seligman, *Der Böse Blick*, 1910, t. II, p. 169; Walters, *l. c.*

f
c
b
822

du même moule, du moins des mêmes mains que le nôtre, cette indication paraîtra à bon droit suspecte.

Elle l'est d'autant plus qu'un fragment d'un moule, provenant certainement de Tarente et conservé à l'Ashmolean Museum d'Oxford, est décoré de figures semblables à celles de la plaque de Temple et en diffère tout au plus par certains détails¹.

Du « singulier monument » que Jahn tenta d'interpréter, nous connaissons donc maintenant trois exemplaires; nous savons aussi qu'ils ne sont pas isolés, mais qu'ils font partie d'une série assez nombreuse d'œuvres analogues, dont plusieurs ont été reproduites ou décrites. Je puis citer les suivantes :

1^o Plaque autrefois dans la collection Mongelli et aujourd'hui au Musée de Naples. Publiée en 1857 par Minervini et plusieurs fois depuis².

2^o Moule de terre cuite provenant de la collection Campana et conservé au Musée du Louvre. Inédit. Nous reproduisons son empreinte (fig. 3) d'après un moulage qu'a bien voulu faire exécuter pour nous M. Pottier. Diam. 0^m,16; haut. avec le manche, 0^m,18.

3^o Plaque circulaire achetée à Naples et conservée au Musée de Berlin. Diam. 0^m,145. Publiée par Heydemann en 1883³. C'est une épreuve tirée d'un moule semblable au précédent.

4^o Moule acheté à Tarente et conservé à l'Ashmolean Museum d'Oxford. Publié par Evans, en 1886⁴.

5^o Fragment d'un moule de terre cuite acheté à Tarente et conservé au Musée du Louvre. Un dessin en a été publié par

1. Evans, *Journal of Hellenic studies*, VII, 1886, p. 46, n^o 3; Elworthy, dit même (*Evil eye*, p. 377) : « The fragment at Oxford is an exact duplicate of the plaque in the British Museum ».

2. Minervini, *Bulletino archeologico Napoletano*, N. S., V, 1857, p^l. VI, 2 et p. 119 ss. Son dessin est reproduit dans Saglio-Pottier, *Dict. des ant.*, s. v. « Amuletum », p. 256, fig. 336; Elworthy, *Evil eye*, p. 373 et *Proceedings*, p. 60, fig. 2; Seligman, *op. cit.*, II, p. 171.

3. *Gazette archéologique*, VIII, pl. III, fig. 2 et pp. 7 ss.

4. *Journal of Hellenic studies*, VII, 1886, p. 41 = Elworthy, *Evil eye*, p. 372 et *Proceedings*, p. 61, fig. 3 = Seligman, *op. cit.*, p. 173.

Lenormant en 1882¹. Nous en donnons une meilleure reproduction (fig. 2) d'après un moulage de son empreinte, que nous devons à l'obligeance de M. Pottier. Diam. 0^m,12; haut. actuelle avec le reste de manche, 0^m,14.

Cette liste ne comprend qu'une faible partie des terres cuites de la même catégorie que les fouilles ont mises au jour. Elworthy, en 1897, n'a pas trouvé moins de cinquante-six *dischi sacri*, intacts ou mutilés, au musée de Tarente, mais il s'est contenté d'en publier trois spécimens, un moule et deux fragments de plaques identiques². Ils appartenaient à des disques de 12 à 18 millimètres d'épaisseur et de 10 à 50 centimètres de diamètre. Il nous a malheureusement été impossible d'obtenir des renseignements supplémentaires sur cette riche série, les nécessités de la guerre ayant, en 1915, fait interdire l'accès et couvrir les vitrines du musée de Tarente. D'autres morceaux analogues sont certainement conservés dans les collections privées ou publiques d'Europe.

Il n'est pas douteux, comme l'avait déjà noté Evans, que toutes ces terres cuites ne soient des produits des ateliers tarentins, dont l'activité fut si féconde. Cette origine est aujourd'hui certaine pour l'immense majorité des exemplaires connus, et les autres, qui en sont d'ailleurs inséparables, ont été achetés à Naples, grand centre du commerce des antiquités de l'Italie méridionale. Les objets qui, il y a quelque trente ans se vendaient encore à vil prix à Tarente, prenaient la route de la grande ville, où les amateurs étrangers les payaient relativement cher³. Il semble même que tous les *dischi sacri* conservés à Tarente aient été découverts à un même endroit situé près de l'Agora⁴, et que là devait se trouver la fabrique des potiers qui les exécutaient.

Des raisons intrinsèques viennent corroborer la conclusion

1. *Gazette archéologique*, VII, 1881-1882, p. 95.

2. Elworthy, *Proceedings*, l. c., p. 62, fig. 4; p. 63, fig. 5; p. 65, fig. 6.

3. Cf. Lenormant, *Gazette archéologique*, VII, 1881, p. 148.

4. Elworthy, *Proceedings*, p. 68; cf. *infra*, p. 100.

qu'on peut tirer du lieu de provenance attesté pour la plupart de nos terres cuites. Parmi les emblèmes qui y apparaissent le plus fréquemment, on trouve une paire d'amphores allongées. Ces amphores, qu'elles soient ou non entourées d'un serpent, sont des symboles connus des Dioscures, symboles dont l'aire de diffusion est restreinte. On les trouve fréquemment à Sparte¹, qui rendait, on le sait, un culte particulier aux Tyndarides, et en Italie dans la grande colonie lacédémonienne de Tarente, qui, comme sa métropole, regardait Castor et Pollux, comme ses patrons. Tarente grave même sur ses monnaies deux amphores surmontée d'étoiles pour rappeler sa dévotion envers les frères jumeaux, *lucida sidera*².

D'autres indices de l'influence exercée par les principaux cultes de Tarente sur la composition de nos terres cuites ont été relevés par Evans³. Car la question d'origine, qu'il importait d'élucider d'abord, n'est pas indifférente même pour l'interprétation des figures qui décorent la surface de ces disques.

* * *

Parmi les symboles et attributs qui y apparaissent, beaucoup se répètent généralement sur tous, une partie varie de l'un à l'autre. L'interprétation de la plupart d'entre eux ne laisse place à aucun doute; quelques-uns n'ont pas été suffisamment expliqués jusqu'ici. Le temps a souvent effrité la surface de la terre et en a rendu certaines représentations méconnaissables. Quand les circonstances seront redevenues plus propices aux recherches archéologiques, il serait désirable qu'on recueillît

1. Tod et Wace, *Catalogue of the Sparta Museum*, Oxford, 1906, p. 113 ss.; Tod, *Annual British school in Athens*, XIII, 1907, p. 215; cf. Furtwängler dans Roscher, *Lexikon*, s. v. « Dioskuren », col. 1170 ss.; Albert dans Saglio-Pottier, *Dict.*, s. v. « Dioscures », p. 255; Pauly-Wissowa, *Realenc.*, t. V, col. 1108.

2. British Museum, *Guide to the coins of the ancients*, pi. XXXIII, 12; cf. la terre cuite de Berlin publiée par Furtwängler, *Jahrbuch des Instituts*, II, 1887, p. 201.

3. *Journ. hell. stud.*, VII, p. 48; cf. *infra*, p. 92, nos 5 et 8; p. 93, n° 12; p. 94, n° 20; p. 99, n° 24.

et publiât la série complète des exemplaires conservés à Tarente ou dispersés dans les musées étrangers et qu'en les comparant, on arrivât à déterminer la forme et la nature des figures restées douteuses. Nous nous contenterons de décrire aujourd'hui trois exemplaires caractéristiques. Dans le premier (A, fig. 1),



Fig. 1. — Disque provenant de Tarente.

celui que nous avons acquis, les figures sont disposées en rangées à peu près parallèles; dans le second (B) conservé au Louvre (p. 88, 5°), elles forment comme des cercles concentriques autour d'une rouelle centrale; dans le troisième (C) également au Louvre (p. 88, 2°), elles sont réparties entre quatre secteurs par des objets placés en croix, comme les rayons d'une roue, dont une série d'autres objets, disposés à la périphérie, formeraient les jantes.

A) La forme générale de notre exemplaire, comme de presque tous les autres, est celle d'un disque (diam., 0^m, 14) de faible épaisseur (env. 1 cent.), muni d'une sorte de manche, dont il ne subsiste que l'amorce. La face postérieure grossièrement façonnée est sans ornement. A la périphérie de la face principale, une série de protubérances imitent manifestement des têtes de clous de métal, et un autre clou est censé traverser le sommet du manche. Tout le champ est occupé par cinq rangées de figures :

Première rangée : 1) A gauche, un astre à huit rayons, qui est certainement le Soleil, car à droite (2), le croissant lunaire lui répond = C, 6, 10 ; cf. B, 1.

3) Trois bâtonnets striés obliquement ou autour desquels une matière souple est enroulée = C, 13. On les a interprétés comme trois quenouilles [Evans, cf. *infra*, n° 20] ou plutôt trois bobines chargées de fil [Elworthy], qui seraient les symboles des trois Parques. Le Destin aurait été ainsi représenté au sommet de l'ensemble des emblèmes divins entre le Soleil et la Lune, qui marquent le cours éternel du Temps.

Deuxième rangée : A gauche, 4) un objet ovale peu distinct, probablement un fruit. Jahn songe à une coquille, Evans à un grain de blé = C, 31.

5) Un mouton, marchant vers la gauche. C'est probablement le bélier consacré à Hermès. La race des moutons de Tarente était célèbre pour la qualité de sa laine = B, 10.

6) Une amphore à laquelle répond une seconde amphore. Ce sont les symboles des Dioscures (cf. *supra*, p. 90) = B, 12 ; C, 17.

7) Un oiseau, indistinct, (transformé par le dessin de Jahn en une tête à longue chevelure). La comparaison avec la plaque de Naples montre que c'était la chouette d'Athéna = C, 20.

8) Un second quadrupède, marchant vers la gauche, la tête levée, lequel me paraît être le bouc de Dionysos. Les mystères de Bacchus étaient en honneur à Tarente, dont les vins étaient fameux = B, 11.

Troisième rangée : 9) Une échelle à six échelons, dont nous donnerons plus bas (p. 10) l'interprétation = C, 16.

10) Une torche allumée, probablement celle de Déméter = C, 25 ?

11) Une seconde torche, ce semble, munie de brandons disposés en croisillons, telle qu'on la voit, par exemple, sur les vases de l'Italie méridionale portant des représentations des mystères de Perséphone¹. Cette interprétation, qui est due à Jahn, ne me paraît nullement certaine, mais elle est préférable à celle de Minervini, qui reconnaissait dans cet objet « le fourreau d'une épée avec un anneau pour y passer le baudrier » = B, 20 ; C, 4.

12) Le foudre de Zeus. On rendait à Tarente un culte spécial au Zeus Κεραυβολάτης, celui qui descend dans l'éclair². Cf. n° 19 = B, 22 ; C, 2.

13) Une roue traversée par quatre rayons (= C, 1) ou plutôt la sphère, coupée par deux cercles, celui du zodiaque et celui de la voie lactée, qui était une représentation du Ciel divinisé³.

Au-dessus, 14) probablement une ciste mystique (une enclume, suivant Jahn).

15) Caducée d'Hermès = B, 19 ; C, 18.

16) Trident de Poséidon = B, 2 ; C, 3.

Entre eux, 17) Massue d'Hercule = B, 26 ; C, 5.

18) Un objet indéterminé composé de deux tiges striées qui se croisent à angle aigu et sont réunies au milieu par un large lien⁴.

1. Cf. Saglio-Pottier, *Dict. ant.*, s. v. « Fax », fig. 2910 ; Baumeister, *Denkmäler*, fig. 462, 1872, 2042 A, etc.

2) Cléarque (F. H. G., II, p. 306) dans Athénée XII, p. 522 d ; cf. Nilsson, *Rhein. Mus.*, XLIII, 1908, p. 313 s. ; Usener, *Kleine Schriften*, IV, 1913, p. 480 ss.

3. Cf. mes *Mon. mystères de Mithra*, t. I, p. 89.

4. Cet objet est particulièrement distinct sur les grands disques publiés par Elworthy, *Proceedings*, p. 62 et 63. Heydeman l'a interprété comme une paire de ciseaux, ce qui paraît faux, il ne semble pas possible de songer non plus à deux flûtes croisées, telles qu'on les voit p. ex. sur la plaque mentionnée *infra*, p. 94, note 2.

19) Peut-être un second foudre, à moins que l'un des deux ne soit une gerbe d'épis.

Quatrième rangée : 20) Un bâton, autour duquel est enroulé un gros boudin. Evans y a reconnu, comme Minervini, une quenouille enveloppée de lin ou de laine, telle qu'elle apparaît sur les monnaies de Tarente¹ = C, 12.

21) Une main ouverte la paume en avant = C, 26.

22) Deux cercles réunis, avec une saillie au centre de chacun d'eux. On veut y voir les cymbales de Cybèle, peut-être à tort = B, 28; cf. C, 11.

23) Lyre d'Apollon = C, 19.

24) Grappe de raisin, le fruit de Bacchus = C, 22.

25) Un objet ovale, tout à fait indistinct; peut-être une coquille ou un gland. Cf. *supra*, n° 4 et C, 31.

26) Trois cercles qui semblent être marqués chacun d'une croix. Minervini et Elworthy les expliquent comme trois pains d'offrande, probablement avec raison. Heydeman les interprétait comme des patères ou phalères, Evans comme des pièces de monnaies = B, 8; C, 8.

Cinquième rangée : 27) Un objet allongé qui me paraît être un dauphin mal dessiné (C, 24) ou une corne à boire, le rhyton des mystères de Bacchus, bien qu'on l'explique généralement comme la corne d'abondance de la Fortune = B, 14.

28) Un carré, qui est figuré plus distinctement ailleurs. C'est une plaque, percée de rangées de trous rectangulaires, semblable à une gaufre. Sa signification reste énigmatique; on pourrait songer à un gril = B, 18; C, 7.

Au-dessus, 29) l'arc d'Apollon ou, plus probablement, un joug² = B, 6; C, 30.

1. Cf. Head, *Hist. numorum*, p. 67; Poole, *Cat. Greek coins Brit. Mus. Italy*, 1873, p. 180 ss., 210.

2. Un joug apparaît de même parmi les attributs divins réunis sur une plaque estampée, consacrée à Sabazius, qui a été publiée par Blinkenberg, *Archäologische Studien*, 1904, pl. II, p. 95 = Saglio-Pottier, *Dict.*, s. v. « Sabazius » fig. 5983. Il se trouve aussi parmi les amulettes de bronze découvertes dans certains tombeaux des bords du Rhin; cf. mes *Mon. myst. Mithra*, t. II, p. 525, et Blinkenberg, *op. cit.*, p. 119.

30) Tenailles de Vulcain = C, 14.

B) *Fragment de moule conservé au Louvre*¹ (fig. 2). — La plaque circulaire est entourée d'une bordure de postes. Sur le manche une tête de clou est censée devoir fixer l'objet à son support.



Fig. 2. — Fragment de moule au Musée du Louvre.

Au centre la rouelle solaire. Elle se retrouve notamment dans l'exemplaire de Naples, où le croissant lunaire lui, fait pendant = A, 13 ?

Contre le bord sont disposés :

1. Cf. *supra*, p. 88, 5^a.

- 2) Le trident de Poséidon = A, 16; C, 3.
 - 3) Un fruit, peut-être la grenade d'Aphrodite.
 - 4) Deux objets annulaires, munis d'une tige verticale, dont la signification est douteuse.
 - 5) Un oiseau volant; peut-être une colombe = C, 27.
 - 6) L'arc ou le joug = A, 29; C, 30.
 - 7) Un fruit rond (pomme?) ou une patère.
 - 8) Trois pains d'offrande? = A, 26; C, 8.
 - 9) La bourse d'Hermès ou des parties génitales, comme C, 21.
 - 10-11) Deux quadrupèdes, probablement un mouton et un bouc = A, 5, 8.
 - 12) Moitié d'une amphore, symbole d'un Dioscure = A, 6; C, 17.
- En continuant à gauche on trouve successivement :
- 13) La moitié inférieure d'une table d'offrandes¹.
 - 14) Une corne ou peut-être un dauphin = A, 27; C, 24.
 - 15) Un oiseau, les ailes éployées.
 - 16) Peut-être un animal couché (lièvre d'Aphrodite?)
 - 17) Faucille (harpè de Kronos) ou peut-être une clef. Cf. C, 9.
 - 18) Carré percé de trous = A, 28; C, 7.
 - 19) Caducée d'Hermès = A, 15; C, 18.
 - 20) Torche à brandons? = A, 11; C, 4.
 - 21) Peut-être un lien magique = C, 28.
 - 22) Foudre de Zeus = A, 12; C, 2.
 - 23) Objet allongé indéterminé semblable à un faisceau de baguettes.
 - 24) Dé à jouer?
 - 25) Couronne radiée.
 - 26) Massue d'Hercule = A, 17; C, 5.
 - 27) Objet indistinct.
 - 28) Cymbales? = A, 22; cf. C, 11.

1. Cf. Elworthy, *Proceedings*, p. 65, fig. 6.

C) *Moule inédit du musée du Louvre*¹ (fig. 3). — La plaque circulaire est entourée d'une bordure d'oves et de fleurons, à laquelle s'attache l'amorce d'un manche qui est conservé plus complètement dans l'exemplaire semblable d'Oxford (p. 88,⁴°).



Fig. 3. — Moule conservé au Musée du Louvre.

Le centre du cercle est occupé par :

1) Un fleuron, qui forme comme le moyeu d'une roue, et d'où partent quatre rais :

2) Le foudre de Zeus = A, 12; B, 22.

3) Le trident de Poséidon = A, 16; B, 2.

4) La torche à brandons de Perséphone ? = A, 11; B, 20.

1. Cf. *supra*, p. 83, 2°.

5) La massue d'Hercule = A, 17 ; B, 26.

Une série d'objets disposés à la périphérie forment, nous l'avons dit, comme les jantes de la roue. Ce sont :

Près du manche 6) Le croissant lunaire = A, 2.

7) Rectangle percé de trous; inexpliqué = A, 28 ; B, 18.

8) Trois objets ronds concaves avec un centre saillant. Peut-être des patères ou les trois pains d'offrande. Cf. A, 26 ; B, 8.

9) Grande clef de temple¹. Cf. B, 17.

10) Soleil à huit rayons = A, 1.

11) Trois disques, dont le centre est proéminent (cymbales?). Cf. A, 22 ; B, 28.

12) Quenouille chargée d'étoupe = A, 20.

13) Trois bobines portant du fil enroulé = A, 3.

14) Une fleur à quatre pétales, peut-être le pavot de Perséphone. Ce serait un gâteau d'offrande selon Evans.

14) Les tenailles de Vulcain = A, 30.

15) Un objet peu distinct, semblable à un coquillage. Evans le prend pour une cigale.

16) Une échelle = A, 9.

Dans les quatre secteurs prennent place : a) *Entre le foudre et le trident* :

17) Une amphore à laquelle fait pendant, dans le secteur de gauche, une autre amphore, symbole des Dioscures = A, 6 ; B, 12.

18) Le caducée d'Hermès = A, 15 ; B, 19.

19) La lyre d'Apollon = A, 23.

b) *Entre le foudre et la massue* on trouve, outre la seconde amphore :

20) La chouette d'Athéna, ce semble = A, 7.

21) Des parties génitales masculines. Cf. n° 29 = B, 9 ?

c) *Entre la massue et la torche* :

22) Une grappe de raisin = A, 24.

1. Je dois l'interprétation de cet objet à M. Pottier. Sa forme coudée et le renflement en forme de gland qui le termine, se retrouvent exactement sur certaines peintures de vases ; cf. Saglio-Pottier, *Dict. des antiqu.*, s. v. « Sera », fig. 6348 sqq. ; cf. *infra*, p. 17.

23) Une feuille lancéolée ou plus probablement, comme le dit Evans, un épi de blé.

24) Un objet courbe où Evans reconnaît un thon (*tunny fish*), mais qui me paraît être certainement le dauphin, qui suivant la légende porta Taras au rivage. Il est représenté de même sur les monnaies de Tarente. Cf. A, 27 ; B, 14.

25) Une torche allumée¹ (= A, 10) et à côté peut-être un second phallus. Cf. 21, 29.

Entre la torche et le trident :

26) Une main ouverte la paume en avant = A, 21.

27) Un oiseau, probablement la colombe d'Aphrodite = B, 5.

28) Un lien replié sur lui-même et noué (*a lover's knot*, Evans) = B, 21.

29) Un petit phallus; cf. *supra*, nos 21 et 25.

30) Un arc ou un joug = A, 29 ; B, 6.

31) « Un grand grain de blé » suivant Evans; j'y verrais plutôt un fruit (gland, pomme de pin?). Cf. A, 4, 25.

A quelle destination ces disques de terre cuite, surchargés d'emblèmes disparates, ont-ils pu être affectés? Des opinions divergentes ont été exprimées à ce sujet. M. Evans, reprenant sans le savoir et développant une idée exprimée incidemment par M. Heuzey², a soutenu que les moules tarentins avaient servi, comme d'autres que nous connaissons, « à marquer d'une empreinte religieuse les gâteaux destinés au sacrifice ». Mais cette explication est malheureusement inconciliable avec l'ensemble des découvertes, car la série que nous possédons aujourd'hui ne comprend pas seulement des moules, mais aussi les objets qu'on en tirait, et ceux-ci, nous le voyons, n'étaient pas des gâteaux de pâte mais des plaques de terre cuite. Il n'est pas étonnant que les trouvailles faites à Tarente nous aient donné un bon nombre de modèles creux. Il en a été de même

1. Evans l'interprète certainement à tort comme un soc de charrue. L'objet est coupé de rainures transversales.

2. Evans, *Journ. Hell. stud.*, VII, 1886, p. 48 ss.; cf. *Gazette archéol.*, VII, 1881-2, p. 95.

pour les statuettes, et l'on sait que le British Museum notamment possède toute une série de moules tarentins¹, qui ont servi à exécuter la partie antérieure de figurines dont le dos était ensuite sommairement modelé à la main. Il est donc certain que les fouilles officielles ou clandestines, exécutées dans la grande cité grecque, ont mis au jour les restes d'importants ateliers de céramistes ou coroplastes. Au moins la majorité de nos disques provient, nous l'avons dit (p. 89), d'un même endroit, situé près de l'Agora de Tarente, et c'est là évidemment qu'étaient établies les officines qui reproduisaient abondamment, à l'aide d'une collection de matrices, nos plaques à reliefs.

Otto Jahn, en publiant le premier un des petits monuments d'une série qui s'est rapidement accrue, a reconnu qu'il appartenait à la catégorie des *apotropaia*, des objets magiques destinés à écarter les maléfices, et Heydeman² a conjecturé qu'on les suspendait par leur manche, percé d'un trou, pour garantir contre tout malheur l'endroit où ils étaient placés. La multiplication des symboles dont sont encombrés ces disques panthées, devait rendre leur action plus certainement efficace, suivant une croyance qui se manifeste souvent dans la composition des amulettes préservatrices³. Les « mains votives » du culte de Sabazius nous offrent d'autres exemples de la même accumulation d'attributs divers⁴, qui doivent assurer au fidèle la protection de toutes les déités auxquelles ils appartiennent.

Il me paraît indubitable que nos terres cuites ont en effet un caractère magique. Certains des objets et animaux qui y figurent sont ceux que le culte et la mythologie consacraient aux dieux et en particulier aux dieux adorés à Tarente⁵. On y voit le foudre de Zeus, le trident de Poséidon, la lyre d'Apollon,

1. Walters, *Catal. terracottas Brit. Mus.*, 1903, p. 435 ss., n° 1-41.

2. *Gazette archéologique*, VIII, 1883, p. 8.

3. Cf. Jahn, *op. cit.*, p. 50 ss. : Hubert dans Saglio-Pottier, *Dict. antiqu.*, s. v. « Magia », p. 1513.

4. Blinkenberg, *Archäologische Studien*, 1904, p. 71 ss.

5. Evans, p. 48 ; cf. *supra*, C, 24.

la massue d'Héraklès, la torche de Déméter, le caducée d'Hermès, les tenailles d'Héphaïstos, le raisin de Dionysos, la massue d'Héraklès, les amphores des Dioscures, le dauphin de Taras et ainsi de suite. Tous les Olympiens, tous les héros sont ainsi sollicités d'user de leur puissance tutélaire. Mais d'autres symboles sont sans relation avec une divinité déterminée et ont un caractère purement magique. Comme quelques-uns d'entre eux n'ont pas été suffisamment éclaircis par les interprètes de ces disques tarentins, il ne sera pas inutile d'y insister quelque peu.

Je ne ferai que signaler la présence du phallus (C, 29 ; cf. C, 21, 25 ; B, 9). On sait qu'on voyait en lui un des moyens les plus puissants de détourner le mauvais œil et tout sort funeste, et il a été reproduit par les anciens avec une fréquence qui montre l'efficacité qu'on attribuait à ses vertus prophylactiques.

L'échelle (A, 9 ; C, 16) a fort embarrassé les commentateurs. Elle est cependant un des symboles magiques dont on peut le plus sûrement déterminer l'origine et la signification primitive. Les anciens Égyptiens croyaient que le plancher du ciel, qui formait le plafond de ce monde, était si proche du sommet de certaines montagnes qu'il pouvait être atteint à l'aide d'une échelle¹. De là l'habitude de déposer dans les sépultures une échelle pour permettre au mort de monter au séjour des dieux. Cette coutume se répandit avec les mystères alexandrins dans l'empire

1. Budge, *Egyptian magic*, Londres, 1901, p. 51 ss. ; Breasted, *Development of religion in ancient Egypt*, 1912, p. 112 s., 116, 153, 156 ss., etc. La même idée se retrouve chez d'autres peuples anciens. Un prêtre-roi de peuplades thraces joignit, dit-on, l'une à l'autre de grandes échelles de bois (κλίμακας πολλὰς καὶ μεγάλας ξυλινὰς) pour monter se plaindre à Héra de la désobéissance de ses sujets (Polyen, VII, 22). On se rappelle l'échelle que Jacob vit en songe (Genèse, XXVIII, 12) : « elle était appuyée sur la terre et son sommet touchait au ciel ; les anges de Dieu montaient et descendaient par cette échelle et l'Éternel se tenait au-dessus d'elle ». Le symbolisme chrétien en a fait une échelle des vertus et l'art byzantin a représenté cette « échelle du salut de l'âme et de la route du ciel » avec un singulier réalisme (Perdrizet, *La Vierge de miséricorde*, Paris, 1908, p. 208 s.). Déjà dans le paganisme, la conception naïve et primitive avait pris plus tard une signification allégorique : dans les mystères de Mithra, une échelle formée de métaux différents était devenue un emblème de l'ascension de l'âme à travers les planètes (*Mon. mystères de Mithra*, I, p. 118 ss.).

romain, et l'on a découvert jusque dans les tombes des bords du Rhin une petite échelle de bronze à côté d'autres amulettes¹. Sa signification première devait être depuis longtemps oubliée, mais on continuait à la considérer comme un talisman qui facilitait aux âmes l'entrée du paradis. La très ancienne diffusion des croyances égyptiennes dans l'Italie méridionale explique que ce symbole apparaisse fréquemment dans les peintures des vases apuliens et lucaniens². Rien d'étonnant donc à ce qu'il figure aussi sur nos plaques tarentines. La superstition le conserva à travers les siècles dans son attirail traditionnel, et aujourd'hui encore une petite échelle se vend à Naples comme breloque contre la *iettatura*³.

La main ouverte et dressée, la paume en avant (A, 21; C, 26) est aussi un emblème de protection qui eut une signification religieuse avant de devenir une simple amulette. C'était primitivement la main tutélaire du dieu, qui défendait ses fidèles contre les entreprises des esprits malfaisants et éloignait d'eux le malheur. Mais elle devint peu à peu, en particulier dans les pays sémitiques, un signe magique, qui détournait, croyait-on, tout mauvais sort, et on la trouve à ce titre dessinée ou modelée une infinité de fois et reproduite sur des monuments de tout genre⁴. Dans le sud de l'Italie, bien des personnes portent encore de petites mains de corail pour repousser le *maldocchio*, et l'on vend couramment en Palestine des colliers de verre, formés d'une enfilade de mains déformées, qui sont regardées comme des fétiches préservateurs.

1. *Mon. myst. de Mithra*, II, p. 526.

2. Jahn, *op. cit.*, p. 94 s.; cf. Seligman, *Der Böse Blick*, t. II, p. 293, 295 ss.

3. Elworthy, *Proceedings*, t. c., p. 65.

4. Dussaud, *Notes de mythologie syrienne*, 1903, p. 121 ss.; cf. Fossey, *La magie assyrienne*, 1902, p. 115; Jahn, *op. cit.*, p. 53; Elworthy, *Evil eye*, p. 257 ss.; Seligman, *op. cit.*, p. 164 ss. — Il ne faut pas confondre ces mains magiques avec la représentation de deux mains ou deux bras levés, qui figurent le geste du suppliant implorant la divinité; cf. Wilhelm, *Jahresh. Oesterr. Instituts*, IV, 1901, Beiblatt, p. 16, n. 12; Deissmann, *Licht vom Osten*, 1903, p. 308.

Un autre objet, dont l'emploi dans la magie est bien connu, paraît être représenté sur nos terres cuites, je veux parler du lien noué (B, 28; C, 4). Les anciens ne s'en servaient pas seulement, en vertu d'une association naturelle d'idées, pour fixer les nœuds de l'amour. Le fil ou le ruban attaché à quelque partie du corps était aussi d'un usage courant pour détourner les maux de toute espèce d'enchantement, et l'idée fondamentale paraît être dans ce cas que le lien agit comme une entrave ou un empêchement¹. Ou bien, l'on croyait saisir dans un lacet, garrotter à l'aide d'une corde, le mal qu'on rejetait ensuite avec le nœud qui avait servi à l'enserrer².

La clef (C, 9), qui enferme, s'emploie comme le lien, qui vincule : elle est un obstacle qui arrête le mal. Des clefs suspendues autour d'un champ suffisaient à en écarter la grêle³. Mais les papyrus magiques mentionnent souvent aussi la clef comme l'attribut des dieux souterrains, qui peuvent ouvrir ou clore les portes des enfers, retenir ou déchaîner les démons⁴.

Si les figures qui décorent nos disques de Tarente rendent certain leur caractère magique, cette constatation n'explique cependant qu'en partie leur usage. Heydemann a supposé, nous l'avons vu (p. 100), que suspendus par leur manche percé, ils devaient protéger l'endroit où on les avait placés. Mais il suffit de jeter les yeux sur notre exemplaire ou sur celui de Naples pour apercevoir toute l'invraisemblance de cette hypothèse, car, si on les avait attachés de la sorte, tous les objets qui y sont représentés auraient été vus à l'envers. Le manche est donc destiné soit à fixer la terre cuite à quelque support, ce

1. Jahn, *l. c.*, p. 42; Paul Wolters, *Knoten und Fäden als Amulett* dans *Archiv. f. Religionswiss.*, VIII, 1905; Beiheft, p. 1 ss. et von Bissing, *Ibid.*, p. 25 ss.; Frazer, *The golden bough*, 3^e éd., Part. II, *Taboo*, 1911, p. 303 ss.; Heckenback, *De nuditate sacro sacrisque vinculis*, Giessen, 1911, pp. 92 ss.

2. Campbell-Thomson, *Semitic magic*, 1908, p. 164 ss.

3. *Geopon.* I, 14, 6 : Εἰ δὲ κλειδιά πολλὰ διαφόρων οἰκημάτων κύκλιον τοῦ χωρίου ἐν σχευαῖσις ἀπικρήσεισι, παρελεύσεται ἡ χάλαρα. Le lien a le même effet; cf. Philostate, *Heroic.*, III, 25.

4. Les passages sont cités dans Saglio-Pottier, *Diction. des antiqu.*, s. v. « Sera », col. 1247.

qui expliquerait le trou qu'on y a parfois ménagé, soit simplement à permettre de la saisir plus commodément.

Lenormant¹ a été frappé de la ressemblance qu'offre la forme de ces disques, munis d'un manche, avec celle des miroirs étrusques, et il a supposé que le moule qu'il avait acquis, avait servi à un fondeur de bronze pour y couler la face décorée de reliefs d'un tel miroir à main. D'autre part, Elworthy² a cru pouvoir déduire du peu de profondeur de certains autres moules qu'ils étaient destinés à la fabrication de bronzes et non de terres cuites. Notre exemplaire, nous l'avons dit (p. 92), porte le long de son bord une série de protubérances, qui imitent des têtes de clous et qui semblent bien avoir pour but de lui donner la fausse apparence d'une pièce de métal. De plus, on voit encore sur la surface des traces d'un engobe rouge, qui a pu servir de support au bronzage ou à l'argenture. On est ainsi amené à se demander si nos disques de terre cuite ne sont pas des contrefaçons des coûteux miroirs de métal³.

Les miroirs, qui reflètent comme par miracle la figure des personnes présentes, étaient censés pouvoir faire apparaître aussi celle des absents, et ils ont été largement employés dans la magie et dans la divination. L'opérateur regardait fixement la surface brillante du métal; bientôt elle disparaissait à ses yeux, un brouillard semblait s'interposer et sur ce rideau se dessinaient les figures qu'on désirait évoquer : parents défunts, scènes distantes ou visions de l'avenir. La « catoptromancie », a été pratiquée par les Arabes, les Hindous et les Chinois, comme par les *specularii* dans l'Europe du moyen âge⁴, et les

1. *Gazette archéol.*, VII, p. 96.

2. *Proceedings*, p. 67.

3. Même à la face postérieure du moule de Paris sont tracés des cercles concentriques incisés, tout à fait semblables à ceux qu'on trouve au revers de certains miroirs.

4. Cf. Maury, *La magie et l'astrologie dans l'antiquité et au moyen âge*, Paris, 1864, p. 435-445; Abt, *Die Apologie des Apuleius und die Zauberei*, 1908, p. 99 ss. — Sur l'emploi des miroirs magiques en Orient; cf. Reinaud, *Monuments arabes et persans du cabinet du duc de Blacas*, t. II, Paris, 1828, p. 400 ss. Elworthy, *Proceedings*, p. 70, dit avoir vu des miroirs japonais de

sorciers et diseurs de bonne aventure y ont eu recours jusqu'à nos jours'. Des textes peu nombreux, mais précis, prouvent que l'antiquité la connaissait², et les monuments archéologiques confirment leur témoignage. Des scènes de « catoptromancie » sont probablement figurées sur un canthare d'argent du trésor de Berthouville : la figure du consultant y est réfléchi en petit dans une surface polie, que semble regarder la devineresse³. Les thaumaturges de carrefour usaient d'artifices spéculaires pour impressionner leurs dupes. Les anciens avaient appris, en découpant des disques dans des ballons de verre soufflé et en remplissant de plomb les cupules ainsi obtenues, à fabriquer des miroirs convexes reproduisant une image réduite de la réalité⁴. Ce phénomène merveilleux ne manqua pas d'être exploité par les charlatans. Les marchands d'orviétan enchâssaient de petits miroirs de cette espèce dans les boîtes contenant les onguents ou les philtres qu'ils débitaient, et les magiciens en vendaient de dimen-

bronze dont le revers était orné de figures semblables à celles de nos *dischi sacri*. Il est regrettable qu'il n'ait pas précisé davantage. — Je dois à l'érudition de M. Edouard Chavannes un renvoi à une notice de Stanislas Julien sur les « miroirs magiques chinois » qui, grâce à un procédé secret de fabrication — on composait leur surface de deux métaux différents —, avaient la propriété de réfléchir sur un écran les figures qui décoraient leur revers (Julien et Champion, *Industries de l'empire chinois*, Paris, 1869, p. 234 ss.).

1. Wunsch, *Ein Odenwälder Zauberspiegel* dans *Hessische Blätter für Volkskunde*, III, 1904, p. 154 ss.; cf. Abt, *op. cit.*, p. 100, n. 2; Migne, *Dictionnaire des sciences occultes*, 1846 s. v. « Catoptromancie » dit : « On trouve encore dans beaucoup de villages des devins qui emploient cette divination autrefois fort répandue. Quand on a fait une perte, essayé un vol ou reçu quelques coups clandestins, dont on veut connaître l'auteur, on va trouver le sorcier, qui introduit le consultant dans une chambre à demi-éclairée. On n'y peut entrer qu'avec un bandeau sur les yeux. Le devin fait les évocations, et le diable montre dans un miroir le passé, le présent et le futur. Malgré le bandeau, les crédules villageois, dans de telles occasions, ont la tête tellement montée qu'ils ne manquent pas de voir quelque chose ». En 1555, Jean de Pène dévoile les supercheries dont usaient les sorciers de son temps en se servant de miroirs; cf. A. de Rochas, *L'art des thaumaturges dans l'antiquité*, 2^e éd., p. 236 s.

2. Spart., *Did. Iul.*, VII, 9; peut-être Apulée, *Apol.*, 13; cf. Abt, *l. c.* et *infra*, p. 20, n. 2, 3; p. 21, n. 1.

3. Babelon, *Le trésor de Berthouville*, 1916, p. 107 ss.; 115, n. 2.

4. Berthelot, *Archéologie et histoire des sciences*, Paris, 1906, pp. 104-117.

sions exigües, que leurs clients portaient comme amulettes¹.

On recourait aussi à la divination catoptrique dans les temples. Pausanias² nous apprend en particulier comment on opérail dans celui de Déméter à Patras, lorsqu'on demandait à l'oracle des consultations médicales. On faisait descendre dans le bassin d'une source sacrée un miroir suspendu à une ficelle de façon qu'il ne s'enfonçât pas dans l'eau, mais en effleurât seulement la surface de son bord circulaire. Après avoir alors prié la déesse et brûlé des parfums, on regardait le miroir, et l'on y voyait le malade soit vivant, soit mort.

Il me paraît probable que nos disques tarentins ont été les instruments de quelque mode semblable de magie spéculaire. Le trou percé dans leur manche aurait servi à passer la cordelette qui devait les tenir en suspens durant l'opération. Pour produire des apparitions mensongères, un faux miroir de terre cuite bronzée ou argentée en valait un véritable, et c'est à cette fin que paraissent avoir été employées nos contrefaçons à bon marché des précieux modèles de métal, polis et ornés de reliefs.

Il est même possible qu'on attachât quelque valeur superstitieuse spéciale à ces pseudo-miroirs modelés dans la glaise. Un curieux passage d'Artémidore³ nous assure que si un malade se voit en rêve se mirant, il mourra, car, ajoute cet interprète des songes, un miroir est de terre, quelle que soit la matière dont il est fait (γῆνον γάρ ἐστι τὸ κάτοπτρον, ἐξ ὧν ἂν ἢ πεποιημένον ὄληε). En d'autres termes, si le malade se voit dans un miroir, dont la matière est sortie de la terre, cette terre recevra bientôt son corps.

1. Mon attention a été attirée sur ces miroirs convexes et leur usage par M. Clermont-Ganneau, qui a bien voulu me communiquer les notes qu'il avait recueillies sur ce sujet; cf. Michon, *Bullet. archéologique du Comité des trav. histor.*, 1909, p. 249 et 1911, p. 203 ss.; Nowotny, *Jahresh. Arch. Institut Wien*, 1910, *Beiblatt*, p. 107 ss., 261 ss.

2. Pausan., VII, 21, 12 : Κάτοπτρον κλωδίω τῶν λιπτῶν δῆσαντες καθίσαι, στιθώμενοι μὴ πρόσω καθικίσθαι τῆς πηγῆς, ἀλλ' ὅσον ἐπιφάσσαι τοῦ ὄρατος τῷ κύκλῳ τοῦ κατόπτρου τὸ δὲ ἐντιθέην εὐδαίμονι τῆ θεῶ και θυμιάσαντες ἐς τὸ κάτοπτρον βλέπουσι· τὸ δὲ σπρσι τὸν νοσοῦντα ἦτοι ζῶντα ἢ καὶ τεθνεῶτα ἐπιδείκνυσαι.

3. Artemid., *Onirocr.*, II, 7, p. 91, 1; cf. Abt, *l. c.*

L'interprétation que je hasarde est celle qui me paraît la plus vraisemblable, mais je ne me dissimule pas son caractère hypothétique et d'autres suppositions se présentent aussi à l'esprit. Ainsi, on pourrait penser que nos disques ont été déposés dans les tombeaux, comme amulettes, pour protéger le défunt contre les dangers de l'au-delà et assurer la sécurité de son voyage vers le séjour du bienheureux. L'éclat d'un miroir sert parfois en magie à détourner un danger imminent¹. Des indications plus précises sur les circonstances où ces petits monuments sont venus au jour permettraient peut-être de formuler des conclusions moins dubitatives.

Une accumulation de symboles empruntés à une foule de cultes divers est le caractère le plus frappant de la décoration de ces disques tarentins. Elle n'a guère été possible qu'à une époque où le syncrétisme régnait en maître; je ne crois pas que ces miroirs magiques — pour leur donner ce nom — soient antérieurs à la fin de la période hellénistique, et peut-être même datent-ils de l'époque romaine. Si vraiment sur notre exemplaire les trois bobines représentent le Destin, placé au sommet de la composition entre le Soleil et la Lune, et si la sphère mise au centre figure le Ciel divinisé, nous aurions là un indice de la diffusion des croyances astrologiques et de la religion cosmique, laquelle ne s'est guère produite en Italie avant le II^e ou même le I^{er} siècle avant J.-C. D'autre part, nous ne trouvons parmi les emblèmes groupés par le potier aucune figure qui appartienne spécifiquement aux mystères orientaux, comme le sistre d'Isis, le taureau de Mithra, le bonnet phrygien ou la pomme de pin, d'Attis. Nous sommes ainsi amenés à placer l'exécution de ces petits monuments avant le commencement de l'Empire, moment où s'opéra la grande diffusion des cultes alexandrins et asiatiques.

Franz CUMONT.

1. Ainsi on écarte la grêle en montrant un miroir au nuage menaçant (*Geoponica*, I, 14, 3).

